

dernier ballot tombait dans notre barque, quelqu'un du navire nous dit à voix basse :

—Le Noir au sud-ouest.

—Alors je jette la cargaison à l'eau, dit Paul.

—Pas encore, répondit la voix; allez toujours, il viendra sur nous.

Quand nous fûmes à une certaine distance, nous vîmes de nouveau briller quelques flammes fugitives du côté où nous avions laissé le navire.

—Excellente manière d'attirer l'attention du Noir, dit Paul.

—Ils n'ont plus à craindre que l'on fasse une prise à bord, répondit son fils.

—Avec tout cela vous vous exposez à beaucoup de dangers, dis-je à mes compagnons de voyage.

—Que faire? mon jeune ami, me répondit Paul; j'ai à la maison une femme et cinq enfants.

Je vis qu'il connaissait très-bien la côte, car il rasait de si près, que nous fûmes plusieurs fois arrosés par l'écume des vagues qui se brisaient contre les rochers; et une fois il entra dans une cale étroite et très-peu profonde, sans montrer la moindre inquiétude. Je vis bientôt ce qui en était; car nous trouvâmes là des gens qui nous attendaient pour prendre les ballots. Nous les rendimes comme nous les avions reçus, rapidement et en silence.

Déchargée de ce fardeau, notre barque se balança plus légèrement sur les flots. Le vent fraîchissait toujours, et comme je commençais à souffrir du mal de mer, je me couchai dans le bateau. Le ciel était magnifique. Quand le roulis était doux, je m'endormais un instant; mais s'il était très fort ou si la charpente de notre embarcation craquait sous le choc des vagues, craignant de tomber à l'eau, je me tenais sur mes gardes et tâchais de rester éveillé. J'essayai de compter les étoiles, mais cela me lassa bientôt. Je voulus alors chercher les constellations au-dessus de ma tête: il me fut impossible d'en reconnaître aucune, ni des yeux, ni même par la pensée. Je ne les avais pas plutôt aperçues que je les perdais de vue, et à peine ma mémoire me les avait-elle représentées que je cessais de penser à elles. Mon attention était toujours fixée sur un point dont j'essayais en vain de la détacher. La moindre baie que nous trouvions sur la côte me semblait être le port de l'Abri, ou le golfe des Calasans. Si je voyais une tour sur une éminence, je la prenais pour l'ermitage, toujours si présent à ma pensée. Et si j'apercevais un arbre bercé par la brise au sommet d'une colline, je croyais reconnaître le moulin à vent dont j'avais vu tant de fois tourner les ailes. J'en vins même à porter toute mon attention sur un objet vague et incertain, qui me parut être une jeune fille à l'air mélancolique, laquelle, assise au bord de la mer, tournait vers moi son visage éploré, et, sans me voir, éclatait en douloureux sanglots. Mais je ne me laissai pas emouvoir, et je continuai de m'abandonner, froid et impassible, à tous les caprices du roulis. Cependant, à côté de cette jeune fille, j'aperçus une seconde figure, puis une troisième, puis plusieurs autres. L'une me reconnaissait et me tendait les bras; une autre semblait m'appeler par mon nom; la troisième se dressait sur ses pieds pour mieux me voir; puis, sur le plan le plus éloigné, j'en vis encore une, absorbée en elle-même, baissant la tête et prête à pleurer, mais ne versant pourtant pas de larmes. Vivement ému, je reportai mes regards vers les étoiles. En ce moment la mer devint houleuse. Elle écuma à gros bouillons autour de moi, et soulevait de grandes vagues, comme si nous nous fussions approchés d'un golfe important. La blanche écume jaillissait par-dessus les bords de la barque et me couvrait de sa rosée. Cette écume exerçait sur moi une sorte de prestige, parce que, dans mon enfance, quand je demandais où était ma mère, on me disait que son esprit errait sur les flots. Que me veut donc ma mère, pensais-je, elle qui repose au fond de ces abîmes? et je croyais entendre ces figures lui demander de me revenir et de me conduire vers elles, parce que là je trouverais la joie et le bonheur.

Je me relevai plein de terreur, car il me sembla que l'esprit écoutait ces voix qui venaient de la terre, et accourait vers moi pour me saisir.

—Que me voulez-vous? m'écriai-je.

—Ne m'avez-vous pas dit, me demanda quelqu'un à l'oreille, que vous vouliez aborder à Saint-Telme?

Je reconnus la voix de Paul, mais je le regardai assez longtemps avant de pouvoir lui adresser une parole.

—Oui, lui répondis-je à la fin; mais pourquoi me dites-vous cela?

—Parce que nous sommes en vue de Saint-Telme, et qu'au détour de cette colline est le port que nous cherchons.

Il commençait à faire jour. Paul conduisit sa barque dans une petite anse presque entièrement cachée entre deux rochers élevés, et quand je sautai à terre, il me dit :

—Je vous attendrai ici jusqu'à une heure après la tombée de la nuit; et si alors vous n'êtes pas revenu, je croirai que vous avez préféré rester.

XXXVIII.

Mon intention, en abordant, était d'aller trouver mon oncle Narcisse, de me jeter à ses genoux, de lui demander son consentement, et de repartir. Mais je n'eus pas plutôt mis le pied sur cette terre si connue, qu'une indécision douloureuse s'empara de moi. Où irai-je? que ferai-je? que dirai-je? Et, au lieu d'entrer dans le bourg, je fis un détour à gauche. Un édifice imposant s'offrit bientôt à ma vue. C'était le monastère des Bénédictins de l'Observance, fondé, selon les uns, au milieu du Xe siècle, selon d'autres, vers la fin du VIIIe. On n'entendait pas le moindre bruit dans le bourg; mais les portes du monastère étaient ouvertes. J'entrai dans l'église et je m'agenouillai à l'endroit le moins apparent. Des coups de sonnette annoncèrent le commencement de plusieurs messes, et je remarquai que le célébrant était toujours revêtu d'une chasuble noire. Je m'assis, et, quoi que je fisse, je ne pus me décider à sortir.

Je restai ainsi quelque temps, et je vis entrer plusieurs personnes. Bientôt on alluma des cierges sur l'autel, et d'autres au milieu même de l'église. Alors j'aperçus un

catafalque simple, entièrement voilé de noir, et surmonté d'un cercueil. Puis j'entendis commencer l'office des morts, pendant lequel aucun instrument de musique, pas même l'orgue, n'accompagna le chant grave et mesuré des religieux. Cela m'intéressait extrêmement, et je résolus de rester jusqu'à la fin de l'office.

Je me suis rarement senti aussi profondément ému qu'en cette occasion. "Donnez-lui, Seigneur, le repos éternel, disaient les religieux, et faites briller sur lui la lumière sans déclin... Ecoutez nos prières: toute chair doit retourner à vous. La mémoire du juste sera éternelle, et il ne craindra pas qu'on le maudisse... Quand même je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais rien, Seigneur, car vous êtes avec moi. Les souffrances et les chagrins par lesquels vous m'avez éprouvé sont devenus ma consolation."

On entonna la prose, pendant laquelle la voix des enfants de chœur alternait avec le chant grave des cénobites.

—"O jour de colère, disaient les premiers, jour où tout l'univers sera réduit en cendres, selon les oracles de David et de la Sibylle."

—"Quelle frayeur s'emparera des hommes, répondaient les religieux, quand le souverain juge viendra leur demander un compte sévère de toutes leurs actions!"

—"On ouvrira le livre où est écrit tout ce qui doit être la matière de ce jugement formidable."

—"Et quand le juge sera assis sur son trône, tout ce qui est maintenant caché sera mis à découvert, et aucun crime ne demeurera impuni."

—"Malheur à moi! chanta un des enfants de chœur. Que dirai-je alors, ou qui invoquerai je, quand les justes même seront à peine en sûreté?"

—"O Roi dont la majesté est si redoutable, ajouta un religieux d'une voix pathétique; Dieu qui sauvez vos élus dans votre miséricorde, sauvez-moi aussi, vous qui êtes la source de toute bonté."

Le nombre des fidèles augmentait à chaque instant. La plupart étaient vêtus de noir, autant que j'en pus juger de l'endroit écarté où je m'étais placé. A ce moment, un enfant de chœur distribua des cierges allumés, que chacun prit à la main. Il vint aussi près de moi et m'en offrit un: mais je le refusai.

Tout le monde se leva pour entendre l'Evangile.

—"En vérité, je vous le dis, l'heure approche, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui auront fait de bonnes œuvres ressusciteront à la vie; mais ceux qui en auront fait de mauvaises ressusciteront pour leur condamnation."

A l'offertoire, je vis que tous ceux qui avaient un cierge formaient une espèce de procession, se dirigeaient vers l'autel, puis revenaient tête baissée, après avoir éteint leur lumière. A la distance où j'étais, je ne pus reconnaître personne. L'un de ceux qui revenaient, au lieu de reprendre sa place, vint s'asseoir à côté de moi, ce qui me fit une certaine impression.

C'était un homme âgé, que je ne connaissais pas, et qui me dit avec cette liberté dont les vieillards de la campagne usent envers les jeunes gens :

—Pourquoi n'as-tu pas été à l'offrande? Le défunt avait ton âge; ce n'est pas bien.

—Excusez-moi, lui répondis-je; je suis un peu souffrant. Vous dites que le défunt avait mon âge?

—Oui, dix-neuf ans, ou à peu près.

—Le connaissez-vous? lui demandai-je, craignant d'entendre le nom d'un de mes amis.

—Personnellement, non, et pourtant presque tout le monde le connaissait. Pauvre jeune homme! il a lui-même cherché sa mort.

—Ne vous étonnez pas, dis-je, que je sois peu instruit du fait, car je suis étranger.

—C'était un jeune homme excentrique, reprit mon interlocuteur. Il avait déjà été atteint de folie, et il s'enfuyait de tout. As-tu vu le gouffre de Calasans?

—Je me souviens de l'avoir vu la première fois que je me suis trouvé dans le pays.

—Et ne t'a-t-on pas raconté la triste aventure qui s'y est passée?

—Non, répondis-je.

—Eh bien! figure-toi qu'un jour il y avait plus de quatre mille personnes, presque tout le bourg, rassemblées autour de ce gouffre, pour voir deux marins qui allaient s'y précipiter. L'un d'eux était très-brave, et il fut heureux dans sa chute. Son camarade se donna une forte contusion contre le rocher; mais peut-être ne serait-il pas mort, si un fou ne s'était élancé à sa suite, et n'était tombé tout droit sur lui. Le fou se sauva, et le blessé fut noyé.

—Et maintenant, demandai-je, frappé des traits de ressemblance que cette histoire avait avec la mienne, maintenant on célèbre les obsèques de celui qui a péri?

—Non, répondit le vieillard, ces funérailles sont pour le fou; car il ne s'est pas aussi bien tiré de sa seconde folie que de la première.

—Et quelle a été sa seconde folie?

—Dieu lui pardonne! il est entré dans une ville empestée comme on entre dans un café, et dès le lendemain c'en était fait de lui.

—Et c'est pour lui, pour Manuel, que sont ces funérailles? m'écriai-je en tombant à genoux.

—Tu le connaissais donc? me dit le vieillard: ton chagrin ne me surprend pas; car, malgré la bizarrerie de son caractère, ce Manuel était aimé de tout le monde. Sa famille est désolée de sa perte. Une cousine, qui était pour lui comme une sœur, ayant appris la fatale nouvelle, est restée douze heures sans parole, et l'on dit que depuis qu'elle a repris connaissance, elle ne se souvient plus de rien. Elle était sur le point de se marier, et elle a aussitôt donné congé à son fiancé. Elle a demandé hier qu'on la conduisit à je ne sais quel endroit, et ses parents l'y ont accompagnée. Que Dieu ait pitié d'elle! J'ai vu là, dans le sanctuaire, un oncle du défunt, prêtre d'une conduite exemplaire, qui pleurait comme un enfant. En un mot, c'est une consternation générale.

—Là-dessus le vieillard se leva et sortit de l'église.

—Non, me dis-je, je ne puis continuer mon chemin. Je

suis mort aux yeux de tous, et je veux rester mort pour toujours. Ceux qui m'aimaient ont reçu le coup fatal, bien malgré moi; et ceux qui ne me rendaient pas justice m'auront oublié demain. O vous donc, flambeaux qui brûlez autour de ce catafalque, vous éclairez celui qui viendra bientôt, sans pompe et sans bruit, occuper cette demeure funèbre, encore vide aujourd'hui.

Et comme si j'eusse craint de voir les vivants s'efforcer de m'arracher au tombeau, je m'enfuis de l'église, et, ayant tourné l'ermitage Saint-Telme à travers les ravins, je sautai dans la barque de Paul, en criant: "A la voile!"

—Très-volontiers, me répondit-il, le vent d'est qui commence à souffler nous arrive fort à propos.

Et, au milieu des ténèbres de la nuit, nous retournâmes à la ville empestée.

XXXIX.

Quand je revis le père Joseph et que je lui racontai ce qui m'était arrivé, ajoutant que je ne pouvais plus jeter un regard en arrière sur le monde et que je persistais plus que jamais dans mon dessein, au lieu de me reprocher mon peu de courage, il me reçut dans ses bras, et me dit :

—Dieu a permis que tu assistasses à tes propres funérailles; et, par le fait, tu es déjà profès. Ne crois pas que l'obligation qui t'a été imposée d'aller voir ta famille, ait eu pour objet d'obtenir le consentement de tes oncles: c'était seulement pour éprouver ton obéissance: car celui qui entre ici ne doit plus avoir d'autre volonté que celle de Dieu et de ses supérieurs. Je pense que maintenant personne ne mettra obstacle à ta vocation.

Cependant, avant que tu ne franchisses le seuil de cette maison, permets-moi de t'adresser quelques observations. Parce que, pour le moment, tu as vaincu tes inclinations et tes desirs, crois-tu avoir définitivement triomphé de tes passions, et leur avoir imposé un éternel silence?

—Non, mon père, lui répondis-je; mais ma victoire d'aujourd'hui me donne l'espoir d'en remporter une seconde demain.

—En effet, me dit-il, l'habitude de vaincre nous encourage et nous fortifie. Mais ne sais-tu pas que la solitude est peuplée d'images, de visions et de fantômes, qui sont souvent plus à craindre que les réalités du monde? Et la raison en est simple; car, dans le monde, la réalité nous apparaît telle qu'elle est, attrayante d'un côté, et, de l'autre, repoussante par ses petitesse, ses ridicules et ses misères; tandis que les fantômes de la solitude ne te représenteront que le côté agréable et séduisant: et c'est en vain que tu voudras en trouver un autre; toujours ils te paraîtront aimables et enchanteurs. Crois-tu pouvoir résister à leurs séductions?

—Je ne serai pas tout à fait seul, répondis-je, et si la tentation est trop forte, je pourrai implorer votre secours.

—Le secours de Dieu, dit-il en m'interrompant vivement, et non pas le mien.

—Oui, le secours de Dieu; car Dieu ne permettra pas que je viole mes vœux solennels.

—Tes vœux solennels! reprit le père Joseph avec amertume; peut-être ne te laissera-t-on pas les prononcer. Ignorez-tu que le siècle regarde nos vœux comme nuls, et croit que celui qui est entré librement dans le cloître peut de même en sortir à son gré?

—Je le sais, répondis-je; mais je crois aussi que si les promesses d'homme à homme sont obligatoires, celles que l'on fait à Dieu sont sacrées.

—Ah! Manuel, me dit-il en me serrant la main, tu vas franchir le seuil du cloître dans les jours de la tribulation, et au moment où nos frères du siècle nous déclarent une guerre à mort.

—Mais, mon Père, comment pouvez-vous avoir de pareilles craintes, quand vous voyez que, de toutes les rues de cette ville, on vient vous chercher pour porter des consolations aux malheureux? La sonnette du cloître ne tinte-t-elle pas à chaque minute? tout le monde n'a-t-il pas recours à vous? toutes les portes ne vous sont-elles pas ouvertes, et n'êtes-vous pas accueilli partout avec des larmes de joie?

—Oui, reprit le Père, et pourtant les nuages s'amoncellent. Dieu veuille que je me trompe! mais tu verras que, du jour où le fléau cessera, on aura perdu le souvenir de tout ce que tu viens de dire. Alors, Manuel, tu auras doublement besoin de courage, car tu auras beaucoup d'ennemis à aimer, des ennemis pour lesquels il te faudra prier nuit et jour.

—J'aurai ce courage, mon Père, répondis-je; je les aimerai toujours; je les aimerai d'autant plus que leurs injustices seront plus grandes et plus cruelles.

—Oui, cher Manuel, me dit le Père en m'embrassant; en cela, comme dans toutes nos souffrances, nous devons nous efforcer d'imiter Celui qui est imitable. S'ils nous regardent avec mépris, nous les regarderons d'un oeil d'amour; si leur mépris se change en haine, nous aurons pour eux deux fois plus d'amour; et si au mépris et à la haine succèdent les persécutions et les outrages, nous leur témoignerons encore de l'amour, et trois fois plus d'amour.

(A continuer)

L'Univers a reparu avec une lettre que le Pape a adressée à M. Veillot lors de la suspension de son journal, et un article du grand polémiste. Il fait remarquer que l'Univers vient d'être frappé pour la quatrième fois (les trois autres fois, c'était sous Louis-Philippe, sous Napoléon III et sous la Commune) et il conclut ainsi :

"Nous renaissions tels que nous avons vécu, tels en religion, tels en politique, tels contre les conservatismes et contre les libéralismes qui perdent la France, le monde et la liberté. Si la Prusse se met de la partie comme M. de Broglie l'assure et ne l'empêchera certainement pas, il est clair que nous ne serons pas les plus forts, mais nous ne fuirons pas. Les vainqueurs désarment les vaincus pour éviter de les tuer. Des vaincus à qui on a laissé une plume dans la main et qui gardent l'Evangile dans le cœur, ont interrogé leur conscience et doivent affronter le sort."